

Le Libertaire

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DU " JOURNAL DU PEUPLE "

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 francs
Six mois 3 —
Trois mois 1 — 50

Adresser tout ce qui concerne le journal
A L'ADMINISTRATEUR

ADMINISTRATION & REDACTION

17, rue du faubourg Montmartre, PARIS

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an 8 francs
Six mois 4 —
Trois mois 2 —

Adresser tout ce qui concerne le journal
A L'ADMINISTRATEUR



HANS ADEN
99

Dites, quoi donc, s'attend venir
Sur les chemins de l'Avenir,
De si tranquillement terrible?..

C'est l'heure où les hallucinés
Les greux et les déracinés
Dressent leur orgueil dans la vie...

E. VERHAEREN

Pour ceux qui restent !

L'une des lamentables victimes des scélérates lois de l'infâme Dupuy vient d'être grâciée : Monod. On se souvient que Monod avait été condamné sur des propos tenus à l'occasion de la mort du président Carnot par un misérable agent provocateur du nom de Quesnel.

Nous nous réjouissons que le bague ait enfin lâché une de ses proies... Mais pourquoi n'a-t-il laissé échapper que l'une d'elles ?..

Il en reste d'autres, là-bas, sur les rochers brûlants des îles du Salut ; il en reste encore qui, le soir, à l'heure du repos, tourment leurs esprits vers la Liberté dont ils sont les amants malheureux.

Il ne faudrait pas qu'on espère nous fermer la bouche en relâchant l'un des innocents martyrisés par les valets du bourreau Deniel. Non ! c'est tous qu'il nous faut, et jamais nous ne cesserons de clamer en faveur de nos camarades détenus. Sans cesse nous poursuivrons notre tâche, jusqu'à complète satisfaction... jusqu'à ce que tous aient été enfin arrachés du bague qui les broie.

Nous sommes malheureusement seuls, et notre voix reste sans écho.

Où sont donc tous ces savants, tous ces universitaires, tous ces bourgeois qui, pendant plus d'un an, combattirent à nos côtés pour la libération du « Juif » persécuté. Dans leur tour d'ivoire, là-haut, ils ne percevaient pas les bruits extérieurs... Pourtant, les premiers défenseurs de Dreyfus lancèrent leurs cris d'appel tant de fois, et de façon si puissante, que ces « emmurés » volontaires finirent un jour par entendre les éclats des voix. Ils lurent la lamentable histoire du martyrisé de l'île du Diable, et, abandonnant leurs travaux scientifiques, ils descendirent dans l'arène pour la noble bataille... ; ils se mêlèrent aux vaillants qui luttaient depuis l'origine... La victoire gagnée, ils remontèrent dans leur demeure, oubliant qu'ils avaient promis de prendre la défense des autres victimes des iniquités bourgeoises, des « nôtres » notamment.

Pour rester indifférents, dans une inertie coupable, il faut qu'ils ne connaissent pas l'histoire de cette poignée d'hommes qui furent condamnés à être relégués comme coupables de trop d'amour envers l'Humanité... coupables de vouloir leurs frères plus heureux, plus libres...

Ah ! qu'ils lisent donc, qu'ils lisent vite ces histoires qui leur arracheront des larmes, et ils seront révoltés... ils reviendront parmi nous...

L'un des forçats, Meunier, est aux îles du Salut pour délit de parole, ce délit que vous tous, ô apôtres de la Justice et de la Vérité, vous avez plus ou moins commis... au regretté temps des meetings...

L'histoire d'Alfred Dreyfus est profondément triste, et touchante ; mais combien plus farouchement tragique est l'histoire de Girier-Lorion... Girier-Lorion, condamné tout d'abord à dix ans de travaux forcés pour avoir voulu défendre sa liberté menacée par des policiers, et ensuite à mort pour avoir « influencé » les compagnons qui participèrent à la révolte (?) de Cayenne !... Con-

damné à une mort qui serait venue pour lui comme une délivrance, et qu'il attendit en cellule « huit » mois... « deux cent quarante jours !... » s'attendant chaque matin à être exécuté, et, la journée écoulée, s'endormant avec la pensée que ce serait pour le lendemain...

Et les misérables qui le gardaient essayaient de lui faire croire chaque jour que sa dernière heure était venue...

Le malheureux, à qui l'on infligea cette souffrance mortelle, écrivait à sa cousine :

...Je souffre des tortures que la nature rougirait d'infliger au plus infime des êtres. Il me semble que j'ai été condamné à la mort, mais non à l'agonie...

Girier-Lorion est mort, et il ne peut plus pour lui y avoir de réparation... La mort, plus clément que les hommes, l'a délivré de ses souffrances...

Peut-on rester impassible à la lecture de tels faits ; peut-on vivre heureux lorsqu'on sait que des innocents agonisent, torturés dans leur chair et dans leur cœur par de misérables fauves ?

On dit que Zola se proposerait d'intervenir et que, de la plume qui bellement s'indigna pour Dreyfus, en fustigeant le militarisme criminel, il demanderait la libération de nos infortunés camarades.

Ah ! faites vite, maître. N'attendez pas que la Mort ait là-bas continué son œuvre... Songez à l'histoire de Girier-Lorion, de ce jeune homme superbement doué, tué à vingt-huit ans, au milieu de tortures sans nom !

IDAN EHRLY.

AMICALEMENT (1)

Dans mon précédent article, j'ai prouvé, archiprouvé : et que le « Journal du Peuple » est une feuille anarchiste ; et qu'il est « le seul » quotidien pouvant être ainsi qualifié.

Cette vérité est si indiscutable que « pas un camarade » de bonne foi ne saurait le contester.

Il faut, maintenant, que je réponde au second groupe de mécontents. Ceux qui composent ce groupe ne se laissent pas aveugler par je ne sais quel parti-pris au point de prétendre, à l'encontre de toute évidence, que le « Journal du Peuple » est antianarchiste.

Ils veulent bien même reconnaître que cet organe est anarchiste ; « mais, disent-ils, il ne l'est pas assez ».

« Pas assez anarchiste ? »

Qu'est-ce à dire ?

Jouons-nous au jeu de « la marguerite effeuillée ? » Est-on, peut-on être anarchiste « un peu, beaucoup, énormément, pas du tout ? »

Non ! On est anarchiste, ou on ne l'est pas. C'est l'un ou c'est l'autre. Voilà tout.

Or, j'ai démontré que le « Journal du Peuple » l'est véritablement, c'est-à-dire entièrement. Et les mécontents dont, présentement je m'occupe, le reconnaissent.

Donc, quand ils ajoutent qu'il ne l'est pas assez, il ne saurait être question du fond, mais de la forme. Eh bien ! Expliquons-nous.

J'ai connu, je connais bon nombre d'excellents révolutionnaires qui trouvent détestable toute phraséologie — si belle, si vigoureuse soit-elle — qui ne contient pas le mot « Révolution ».

(1) Voir le « Libertaire », troisième série. — Numéros 1 et 2.

J'ai connu, je connais pas mal d'anarchistes ardents que ne parvient à satisfaire aucun cri de révolte — quelqu'intense, quelqu'exaspéré qu'il soit — s'il ne comporte pas expressément le mot « Anarchie ».

Pour ces « compagnons », peut-être plus riches en tempérament qu'en connaissances, (je ne débine pas, je constate) un article, un discours n'est anarchiste, n'a de valeur anarchiste que si le mot « Anarchie » s'y rencontre au moins une fois. Si ce mot s'y trouve deux fois, le discours, l'écrit vaut mieux. Et, pour eux toujours, le discours le meilleur, le meilleur article serait celui qui ne comprendrait que ces trois mots : « Vive l'Anarchie ! » répétés un nombre de fois indéfini.

J'exagère pour mieux me faire comprendre ; mais, au fond, cette observation est vraie.

Cette prédisposition plutôt... inconsciente de certains camarades ne prouve qu'une chose : c'est qu'ils ne distinguent la boisson qui leur est servie qu'à l'étiquette. Leur palais n'est pas assez connaisseur pour reconnaître de lui-même le liquide qu'il absorbe ; et si je ne crois pas ces « compagnons » capables de se laisser tromper par une étiquette mensongère, jusqu'à prendre pour du champagne anarchiste une piquette mousseuse quelconque, j'ai le regret de constater qu'ils ne sont pas f...ichus d'apercevoir qu'ils avalent du nectar anarchiste, si le flacon ne porte pas une étiquette sur laquelle flamboie le mot : « Anarchie ».

Ce dont se plaignent quelques-uns, c'est que l'Anarchisme du « Journal du Peuple » ne soit pas assez violent.

Cette opinion n'est pas celle de M. le comte de Dion. Ce n'est pas celle du tribunal qui a condamné Degalvès et Alla pour outrages à l'Armée. Ce n'est pas celle des magistrats qui ont condamné Grandidier et moi pour excitations directes à des manifestations violentes dans la rue. Ce n'est pas davantage l'opinion d'un seul bourgeois ou bourgeoisant. Mais je conçois que des « compagnons » accoutumés au cliquetis de certains mots, au fracas de certaines périodes sonores, trouvent que dans l'orchestre du « Journal du Peuple » il y a trop de violons et de petites flûtes, mais pas assez de trombones et de grosses caisses.

Ces compagnons me permettront de leur dire que la force de propagande d'un discours ou d'un écrit dépend infiniment plus de l'audace et de la précision de la pensée, que de la violence du verbe.

Je ne suis certes pas de ceux qu'intimide le mot brutal et net ; je ne recule pas devant l'emploi d'une expression, parût-elle choquante, lorsque cette expression ajoute quelque chose à la vigueur saisissante de l'idée. Mais il me paraît aussi peu... anarchiste de se croire obligé à prononcer ou à écrire tel mot violent, que de se croire tenu de l'éviter.

Et s'il était possible de formuler une règle sur ce point, mon opinion serait : 1° qu'il convient de laisser à chacun le soin de s'exprimer comme il l'entend et dans les termes qui s'adaptent à sa nature, à son éducation, à ses habitudes ; 2° que, pour le journaliste comme pour l'orateur, l'art suprême consiste à exposer son idée, à développer sa pensée de la façon qu'il estime être la plus à même de séduire, d'éclairer, de convaincre.

Il se peut que parfois le dessinateur accompagne son œuvre d'une légende qui en explique le sens et en accroisse la portée ; c'est bien ! Mais il se peut aussi que l'œuvre soit d'elle-même si empoignante qu'il juge superflu — et

même nuisible — qu'une légende la souligne.

Ce qui est indispensable, c'est que la pièce dans laquelle pénètre le visiteur soit bien éclairée, et que celui-ci s'y reconnaisse. Pourvu qu'il s'y puisse diriger sans trébucher, point n'est besoin que sur tous les murs étincellent, en lettres énormes les mots : « Assassinat, Révolution, Sang, Massacre, Vengeance, Mort ! »

J'ajouterai que le « Journal du Peuple » n'a jamais pu être autre chose que ce que, dès le premier numéro, ses rédacteurs en ont fait ; et j'affirme que jamais un article n'a été refusé parce qu'il était trop violent.

J'affirme également que jamais un article n'a été refusé parce qu'il attaquait telle institution ou telle personne, car le « Journal du Peuple » n'a eu, à aucun moment, « qui » ou « quoi » que ce soit à ménager.

Je fais cette déclaration, pour répondre à certain mensonge d'un ancien rédacteur qui, ayant quitté ce journal parce qu'il n'avait pas su s'y rendre utile et s'y tailler la place prépondérante qu'il croyait être due à sa supériorité, trouva loyal de raconter qu'il était sorti du « Journal du Peuple », parce qu'on lui avait refusé un article qui mettait Rothschild sur la sellette.

Sur l'honneur, j'affirme que cette histoire est fautive et j'en prends à témoin tous les collaborateurs du « Journal du Peuple » qui ont connu la chose — quelques-uns mieux que moi, — notamment Hugues Moreau, Malato, Pouget, Prolo.

SEBASTIEN FAURE.

(A suivre.)

ASPECTS UNIVERSITAIRES

Cahier d'un lycéen

29 octobre 1899

« La rentrée des classes est fixée au lundi 2 octobre. La messe du Saint-Esprit sera célébrée dans la chapelle du lycée le mardi 4 octobre, avant la classe du matin ».

Ainsi se terminait le palmarès de nos derniers prix. Effectivement le mardi 4 octobre, le Saint-Esprit a, par la voie du prêtre, inondé de ses grâces le troupeau de mes « camarades ». Depuis, chaque dimanche, chaque jeudi, messe et vêpres sont dites pour l'édification du même troupeau. Et, pour donner plus de poids, sans doute, à la bonne moralité de ces exercices, le proviseur et le censeur y sont les tout premiers à lancer le signal des pieux salamalecs. Le censeur a même plusieurs fois assisté aux prières qui sont dites matin et soir dans chaque étude et n'a pas manqué d'observer que nous offensions, par notre tenue, le Respect et la Dévotion.

J'ai pu, « avec autorisation spéciale de mon père », être dispensé des offices. Je n'en suis pas moins obligé, étant dans la salle, d'entendre, debout et découvert, les prières qu'on marmonne : je prétendrais qu'il y a atteinte à ma liberté de conscience qu'on s'étonnerait, ici. L'administration pieuse se hausse à peine, en effet, déjà à comprendre comment sur ses deux cent cinquante élèves, elle peut posséder quarante phénomènes — nous sommes 14 ! — se refusant d'adorer Dieu.

Dans cette administration, au reste, entrent des sœurs congréganistes : sœurs lingères, sœurs infirmières. Toute la lyre ! « Avez-vous fait votre prière ? » demandent-elles — à l'infirmier — avant de sucrer nos tisanes. Et comme je ne fais jamais ma prière je suis l'ob-

jet de leur dévote horreur. Elles ont bien détourné de ma fréquentation les camarades que — athée — je pourrais corrompre.

Le jésuitisme est donc en bas comme en haut de l'administration. Encore un lien de parenté entre le lycée et la caserne ! Le corps des professeurs qui pourrait combattre ce chancre, le favorise. Il est tel de nos éducateurs « laïques » qui ne manque jamais sa messe du matin et, le dimanche, piaule à pleins poumons au lutrin de sa paroisse. Tel autre, royaliste avéré, pour récompenser les meilleurs de ses élèves, les emmène déjeuner chez lui, certains dimanches, après leur avoir fait ouïr grand-messe et avant de les mener chanter vêpres. Il a même obtenu à plusieurs reprises d'emmener sa classe entière écouter aux églises des sermons catholiques.

Les faits sont actuels. Ils appartiennent à ma vie de lycéen de l'Etat. Et si un père de famille doutait de leur véracité, un regard jeté sur le bulletin trimestriel que communiquent les fournisseurs aux parents, le convaincrail. La « première » note de ce bulletin est celle consacrée à l'« instruction religieuse ! »

PAUL ARY-CINE.

LA TÊTE DE MORT

Un jour, en retournant la terre
D'un coin de champ sis où jadis
Se trouvait l'ancien cimetière
Qui recut les vieux du pays,
En retournant la terre nue,
Au creux d'un sillon noir et d'or,
Soudain, une tête de mort
Buta dans mon soc de charrue.

Et, prenant dans ma main calleuse
Afin de mieux l'examiner
La tête à grimace hideuse
Sans lèvres, sans yeux et sans nez,
J'ai rêvé de fille jolie
Aux lèvres donneuses d'amour,
Aux yeux clairs comme un rais de jour
Pour qui j'aurais fait des folies.

Voyant son crâne à l'ossature
Blanche et verte et dont le cerveau
Avait dû servir de pâture
Aux vers qui vivent des tombeaux,
J'ai rêvé de bourgeois très riche,
Gros de ventre et fort d'appétit
Dont j'aurais servi comme outil
A faire le Boire et la Miche.

Et jetant à travers la plaine,
Selon mon désir n'importe où,
Cette chose qui fut humaine
Comme on jetterait un caillou,
J'ai rêvé de grand capitaine
Qui m'aurait emmené mourir
Ou faire mourir pour servir
Son œuvre de Gloire et de Haine.

Mais, en voyant soudain la tête
Reposant en l'herbe d'un pré
Comme vont reposer mes dêtes,
Lorsque mon champ est labouré,
J'ai rêvé de travailleur blême,
Pour qui l'existence est un poids,
De pauvre bougre comme moi,
Mort comme je mourrai moi-même !...

GASTON COUTÉ.

La Révolution dans la Médecine

I. — De la décadence humaine

On a beau essayer de se faire illusion sur les progrès si vantés de la civilisation moderne, on est bien forcé d'en rabattre lorsque, ne se contentant pas d'un examen superficiel, on est décidé à pénétrer sérieusement au fond des choses.

L'optimiste le plus fervent est alors amené par l'évidence à reconnaître que, à côté de la marche ascendante qui nous permet d'admirer, sans arrière-pensée, les progrès incontestables accomplis depuis un siècle dans le domaine des sciences et des arts industriels, il s'est produit, dans le dernier quart de cette période, un mouvement de ralentissement et de recul très prononcé, qui se manifeste d'une façon non équivo-

que, dans l'abaissement graduel de la santé publique.

Un autre phénomène non moins significatif, et qui s'impose, comme un point d'interrogation, aux méditations des penseurs, c'est que l'état de dépression dont il vient d'être question s'observe, de préférence, dans les grands centres, où il paraît être en raison directe de l'accroissement et de la densité de la population.

Le mal est d'autant plus grave qu'il échappe à l'observation par sa diffusion même.

Il est incontestable que, à égalité de condition et de régime, on se porte généralement mieux à la campagne que dans les bourgades et les petites villes ; de même que la santé est plus florissante dans ces dernières que dans les grandes cités.

De telle sorte que, au premier abord, on serait tenté de croire que l'état de la santé publique est en raison inverse des prétendus progrès de la civilisation, qui sont plus développés dans les villes qu'à la campagne.

Les sophistes auraient beau jeu, par exemple, à soutenir que les avantages que le public a pu retirer des sciences chimiques, sont contrebalancés sinon annulés par les inventions déplorablement des falsificateurs.

Il y a là, en réalité, une contradiction qui n'est qu'apparente.

L'abus que l'on fait d'une chose ne prouve rien contre l'utilité de la chose en elle-même.

On ne renonce point à l'usage du pain, parce que, dans certains cas, son absorption intempestive ou exagérée aura causé des indigestions.

De même, on ne s'abstiendra pas d'employer le fer parce que, au lieu d'avoir eu une destination bienfaisante et d'être façonné en soc de charrue ou en outil, il aura servi, sous forme de poignard, d'instrument pour commettre un crime.

—0—

Efforçons-nous d'étudier la situation sans parti pris autre que celui de découvrir la vérité.

On ne peut nier que les habitants des grandes villes, et de Paris en particulier, ne soient moins bien partagés sous le rapport de la santé, de la vigueur et de la bonne mine, que leurs concitoyens des champs.

C'est un fait qui saute aux yeux de tous, et qu'il serait difficile de méconnaître sans s'exposer à être taxé de mauvaise foi.

On peut arguer, il est vrai, contre les populations rurales, qu'elles sont mal logées, mal nourries et qu'elles ont contracté des habitudes de malpropreté qui engendrent une foule de maladies.

Leurs demeures établies au mépris des prescriptions de l'hygiène et des lois de la construction, ne sont, pour la plupart, que d'affreuses masures basses, humides, malsaines, inégalement percées de baies trop petites, qui laissent rarement pénétrer assez d'air et de lumière à l'intérieur.

Beaucoup d'entre elles donnent sur des cours fort mal ou point du tout pavés, où séjournent constamment, avec les déjections des animaux de basse-cour, des tas de fumier en cours de décomposition et détrempés, à leur base, par le purin qui s'écoule des étables et des écuries voisines.

Le sol est imprégné, à une certaine profondeur, des détritiques de toute nature au milieu desquels s'étalent les eaux ménagères, véritable cloaque où grouillent des myriades d'insectes et d'où s'échappent des effluves non moins nauséabondes que pestilentielles.

Les gens de la ferme s'abreuvent d'eaux trop souvent souillées d'impuretés et qui, dans aucun cas, ne sont filtrées.

Ils ne mangent de la viande qu'à de rares intervalles, comme un régal, et son ingestion leur est plus nuisible qu'utile parce qu'ils s'en gorgent, à l'imitation des Esquimaux, au point de s'en rendre malades.

Leur pain, cuit par quinzaines, se couvre de moisissure, sous l'influence de l'humidité, au bout de quelques jours ; il devient amer au goût, indigeste et presque intoxicant.

Tout cela est exact ; cette peinture n'est point exagérée.

D'où vient cependant que des gens qui vivent dans d'aussi fâcheuses conditions et ne connaissent même point l'hygiène de nom, jouissent d'une santé plus robuste et soient plus réfractaires que les citadins qui ne connaissent même point l'hygiène de toutes ces causes d'infirmité et de débilitation, bien que ceux-ci aient une alimentation plus substantielle, boivent du vin et prennent un soin méticuleux de leur personne ?

C'est que les paysans passent leur vie en pleine atmosphère et que l'air est le pâturage de la vie, «pabulum vite», comme disaient les anciens Romains; tandis que les citoyens respirent un air vicié par toutes sortes d'émanations; et que, tout impur qu'il est, il ne leur est encore mesuré qu'avec une extrême parcimonie.

Quelle est la Parisienne (non pas la petite maîtresse qui ne s'occupe que de sa toilette et n'a jamais fait œuvre de ses dix doigts, mais l'ouvrière habituée au travail manuel dans les ateliers) quelle est la femme des villes, disons-nous, qui serait de force à porter sur son dos les fardeaux que trimballe la plus méchante fille de ferme; ou qui serait capable d'enlever avec aisance une fourche ou un trident chargé d'une gerbe de blé ou d'une motte de fumier?

Lorsqu'une armée entre en campagne, un bon tiers des soldats reste en arrière, épuisés qu'ils sont par des marches auxquelles ils ne sont point accoutumés; ces derniers sont presque tous des conscrits originaires de la ville.

Ils ont cependant pour les soutenir, en plus que leurs compagnons des champs, une gaieté, un entrain, un enthousiasme qui sont loin d'exister au même degré chez les autres; car il ne faut pas se faire illusion; leur état ne saurait être attribué à l'esprit de révolte.

Ce qui rachète, chez le campagnard, toutes les chances d'infériorité, c'est que, depuis l'enfance, il respire l'air pur à pleins poumons.

Allez donc voir, sur les dalles de nos hôpitaux, les cadavres qu'y dissèquent les opérateurs!

Vous en trouverez bien rarement dont les poumons soient parfaitement sains, tous ou presque tous portent des traces de lésions ou des cicatrices.

Si quelques organes font exception, vous pouvez être sûr qu'ils appartiennent à un individu récemment débarqué de la province à Paris.

ATOME.

(A suivre).

Le Libertaire Illustré est en vente dans toutes les gares et chez tous les dépositaires du Journal du Peuple. Prière de le réclamer.

AU THÉÂTRE CIVIQUE

Les lecteurs du *Libertaire* savent quelle tâche ont assumé et comment ils la remplissent, les organisateurs du Théâtre Civique.

Plusieurs soirées, déjà données, furent fécondes en résultat; nous avons encore à la mémoire celle qui eut pour titre « De la Justice ».

L'autre samedi, « Contre la Guerre », tel fut le thème sur lequel broda notre ami Léopold Lacour. Aux unanimes applaudissements des assistants, il a dépiauté le nationalisme, les institutions militaires et a terminé en démontrant que seule, la Révolution sociale nous débarrasserait de cette hideur « la Guerre ».

Avant lui, Vaughan, en une courte et bonne allocution avait fait un parallèle entre le préhistorique se battant pour vivre et le civilisé qui, lui, tue sans raison et sans soucis.

De fort belles pages, d'auteurs divers, contre la guerre, cette soi-disant institution divine, ont été lues. Se sont fait applaudir dans la partie artistique Mlles Mellot et Ribes; MM. Gémier et de Max; nos amis Geoffroy et Maurice Boyer, etc.

A la fin de la soirée, l'assistance, sur la proposition de la citoyenne Maria Pognon, décida d'envoyer une adresse de félicitations aux Anglais partisans de la paix.

NOEL PARIAS.

ECOLE LIBERTAIRE

Les camarades et correspondants sont priés d'adresser tout ce qui concerne l'Ecole Libertaire, au camarade Ardouin, 86, rue de Cléry, Paris.

Les Livres d'Autrefois

OLIVIER BASSELIN...

(1418).

Les tavernes des vaux de Vire retentissaient de refrains bachiques, qu'improvisait, le verre en main, un anacréon de village, foulon de son métier, — Olivier Basselin.

Les idées du chansonnier ne sont guère variées: la critique de l'eau, l'éloge du vin, du cidre et des ivrognes, voilà le thème habituel de ses inspirations, mais le rythme, au contraire, est d'une richesse étonnante et d'une mélodie qui charme encore nos oreilles.

Ses chansons ne furent imprimées qu'en 1605 par les soins d'un avocat, Jean le Houx, compatriote de Basselin et chansonnier lui-même. Il est certain que l'éditeur a rajoint les vaux de Vire du vieux foulon normand. Nous ne serions même pas surpris qu'un jour ou l'autre, ces poésies n'allassent rejoindre parmi les « mystifications célèbres », l'œuvre de Clotilde de Surville.

Du moins Basselin aime le pampre et la grappe, enfants de la nature, aussi bien qu'il excérait la guerre pillarde et les soudards ravageurs.

La poésie qui suit ne témoigne pas précisément d'ivresses patriotardes.

ISABEAU PERLETTE.

Le Siège de Vire

Tout à l'entour de nos remparts,
Les ennemis sont en furie:
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
Prenez plus tôt de nous, soudards,
Tout ce dont vous aurez envie:
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!

Nous pourons après, en buvant,
Chasser notre mérecolie:
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
L'ennemi qui est devant
Ne nous veult faire courtoisie:
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!

Au moins, s'il prend notre cité,
Qu'il n'y trouve plus que la lie:
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!
Deussions nous marcher de côté,
Ce bon sidre n'espargnons mie:
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!

OLIVIER BASSELIN.

Au « Triomphe de la République »

LETTRE OUVERTE

A M. LE SYNDIC

Adhésion du Syndicat des Gueux

Nous balladant mélancoliquement par les rues de Notre grande ville nous avons eu l'heureux plaisir de lire votre honorée aux corporations, en un journal abandonné dans le ruisseau... Et, suivait l'accueil si favorable fait par les associations ouvrières. Depuis le larbin rasé et la coquette chambrière, jusqu'au croque-mort imberbe et la gente infirmière, depuis l'employé des contributions jusqu'au gabelou, depuis le ramasseur de mégots jusqu'à l'allumeur de reverbères tous, tous allongeront la file de votre « Triomphe ».

Seuls, les gueux sont oubliés... Oubli heureusement réparable... Nous avons pris l'initiative de les réunir. A notre appel, des carrières et des ponts, des égouts et des rues, ils sont sortis, sont venus clamer leur désir en un immense et effrayant meeting.

Ces gueux nous ont fait l'honneur de nous déléguer par devers vous, et nous nous empressons de répondre à votre questionnaire.

L'adhésion de notre syndicat à cette fête, ne saurait faire aucun doute, car nul, plus que nous, n'y a sa place mar-

quée. Et nous tous, les Sans-gîte, les Sans-liquette, les Sans-le-sou, les Sans-rien, nous irons, d'un commun accord, acclamer la conception si exactement juste de Dalou: le « Triomphe de la République ».

Notre syndicat n'a pu qu'admirer cette idée grandiose: le défilé du monde du Travail devant la tribune où fraternisent le Capital et la Politique; le défilé des Exploités au pied des Exploiteurs, près de ce leurre de magnifique envergure: le « Triomphe de la République. »

Et cette comédie tragique nous enthousiasme tant qui si vous nous le permettez, nous vous donnerons un conseil sur la formation de la cavalcade.

En tête, tous les bardés tricolores, députés ou maires, toutes les nullités, tous les coquins, représentants de la Jobarderie nationale. Au centre, viendraient les braves ouvriers, les compagnons charpentiers, menuisiers, serruriers aux pantalons larges et aux allures révolutionnaires, toutes les estimables corporations, tout le monde du travail honnête. Le sarrau, la cotte, la veste, le bourgeron, la blouse, la redingote étriquée de l'employé sympathiserait démocratiquement.

Même dans un symbole large et généreux on pourrait voir là, le traditionnel Bœuf gras, mué pour la circonstance en Veau d'or, le Capital gras: les travailleurs du Verre et du Fer, les gogos du Suffrage Universel, traînant dans un char luxueux Campionnet, Schneider, Rességuier, Waldeck, Galliffet se tenant étroitement embrassés avec les représentants de l'Exploitation honnête et ceux de la Politique austère.

Alors, après ces honorables, notre place sera toute désignée: en regard de la tête faite de luxe et de pléthore, la queue faite de misère et de privations.

Après le hoquet de remerciement des repus et l'acclamation idiote des esclaves, la supplication muette et lâche des miséreux.

Les Ventres vides, logique complément des Panses trop pleines.

Mais je m'écarte de la route tracée...

Nous ne pouvons vous donner le nombre, même approximatif des membres présents à cette fête, à l'appel de notre chambre syndicale, les gueux sortiront de tous les pavés, des arches de pont, des fortifs et d'ailleurs.

Malgré tout notre désir de voir nos amis porter une livrée collective nous avons dû y renoncer, les costumes les plus disparates sont à prévoir: les pardessus sans chemise, la chemise sans veste, l'homme vêtu d'un caraco de femme et la femme d'un paletot d'homme,

le haut de forme accordéon près de la casquette à trois ponts, tout cela grouillera en un pêle-mêle des plus suggestifs. Cela les dispensera de crier leur joie: à les voir passer, on lira, on comprendra le « Triomphe de la République ».

Ces loques haillonneuses recouvrant ces loques humaines, ces affalés, ces déjetés, ces vaincus de la vie, scorie de l'exploitation bourgeoise, ces hommes rongéant leur poing, ces femmes hagarées, ces vieillards titubants, ces mioches grouillants, tous, à demi-nus par la douce température de novembre, cela clamera bien haut le Triomphe de la République.

Et comme traditionnel délégué nous avons choisi le plus veule d'entre nous la tête la plus courbée, les fesses toujours tendues pour les coups de botte, c'est un tireur de pieds de biche quelconque, ex-notaire, victime du Panama.

Nous ne possédons pas d'emblème corporatif, mais nous en formerons vite un de la dépouille d'un de ceux qui creveront de faim, dans ce jour de fête, jour du « Triomphe de la République ». Cette loque aux couleurs indécises accrochée à quelque béquille fera le drap de deuil, l'emblème de la mort.

Ah! le beau jour! toute la démocra-

tie ouvrière affirmera par des cris et des vivats son attachement à cette bonne mère : la République.

Ce sera le triomphe de la livrée, le triomphe du travail, des travailleurs, de la liberté... ce sera surtout le triomphe des Arrivistes.

Ce sera le Triomphe de la République, cette féconde accoucheuse des bonnes lois ouvrières et des non moins excellentes lois scélérates.

Mais nous abusons de vos instants et nous nous hâtons de revenir à nos moutons...

Si vous avez une communication à faire à notre chambre syndicale, par quelque râfle adroitement faite sous les ponts ou près des Halles, vous trouverez toujours un crève-la-faim à qui parler.

Nous vous prions de pardonner cette façon de vous écrire, mais nous avons goinfré, en une honteuse beuverie, les trois ronds votés, à cet effet, par notre syndicat.

Avec la certitude d'une réussite complète, agréez Monsieur le Syndic, l'assurance de ma gueuserie parfaite.

ALBERT LIBERTAD.

P. S. — Nous omettions de vous donner un petit conseil. En ce jour de fête, nous croyons qu'il sera logique de décupler les forces policières, même de faire intervenir quelques régiments : rien mieux que cela ne fera taire les mécontents (il y en a toujours), ne placera mieux en lumière le « Triomphe de la République ».

Quelques Malgaches, quelques rélégués, quelques insoumis, quelques colons d'Aniane ne feraient pas mal non plus dans le défilé, toujours pour affirmer le « Triomphe pacifique de la dite République ».

A. L.

NEO-DIRECTION DES ACTIVITÉS⁽¹⁾

Malgré mon évasion du giron ecclésiastique, malgré mon abstention de toute latrie des remembrances d'Eglise venaient encore m'assaillir du charme des sensations éprouvées comme si une occulte force se levait en moi, me poussant à vouloir les goûter à nouveau.

Par mon père, j'avais hérité de ce qu'on est convenu d'appeler un tempérament artiste — c'est-à-dire que je goûtais certains ordres d'harmonies, que j'étais porté vers certaines manifestations industrielles, telles : peinture, musique, sculpture.

De ma mère, j'avais l'imagination vive, mais non expansive, restant concentrée, ésotérique. En fait ce qui m'attacha surtout à l'Eglise ce fut l'impression grandiloquente produite sur les caractères puérils et les cerveaux de femmes par la pompe presque orientale de ce fastueux culte catholique.

Sans m'en douter, — obéissant à l'attraction qu'exerce, sur les races primitives et le peuple, tout ce qui chatouille, brille, luit et clinquante — ce que j'aimai surtout en l'Eglise ce fut la splendeur des fêtes où tout est ors, lumières, fleurs, parfums. Ce fut la théâtralisation du culte, l'apparat des vêtements sacerdotaux, l'impressionnante tonitruance de l'orgue, le scloches aërissonales, les liturgies solennelles, les prêches emphatiques, ce fut la sensation d'énorme puissance qui tombait du haut des voûtes aux ombres mystérieuses quand les plèbes de croyants s'abaissaient devant les gestes ostentateurs de la Cène sanguinaire, ce fut aussi l'apaisement des heures silencieuses et calmes où, dans l'ombre des palais, on rêve, ainsi qu'en une forêt immobile de majesté, muette d'adoration. Mon œil aimait ces piliers majestueux le long desquels les prières montaient, montaient, jusqu'au haut vaisseau, pour se joindre, s'unir, et retomber en vœux exaucés, ou en terreurs de leur inutilité ou en doutes sur leur efficacité ; il aimait ces ogives cuspidées dont les

formes flamboyantes dirigent les volontés vers les sphères inaccessibles de l'Eglise et aussi celles romanes, bien assises en leurs pleines curvités, l'air serein et imposant ; il s'extasia aux transparences versicolores des verrières et à l'effort de la flèche ramassant toutes les pensées des substructions, les fascelle pour les porter plus haut vers l'apogée du dieu. Je frémis aux pompes luxueuses, l'éclat des luminaires étoilant d'or la profondeur sombre du temple. A l'époque où toutes ces impressions refluaient dans ma mémoire, je conçus encore l'Eglise comme un être réellement vivant, et non comme un cadavre sur lequel vivaient la faune et la flore des putréfactions.

Toutefois ces remembrances ne furent que passagères, car je savais que pour revoir toutes ces choses, pour en sentir tout le charme factice, il fallait ouvrir ma pensée à l'inquisition du confesseur, et je ne voulais plus cela, tout se révoltait en moi, à la pensée d'étaler mon être devant un autre homme j'y voyais une lâcheté.

Non entretenue, la terreur de l'Enfer, peu à peu s'en était allée, provoquant un éboulis formidable de superstitions. Puis le charme sembla définitivement rompu. Je trouvais ces idées, ces choses surannées, vieillottes, toujours les mêmes, un appétit d'art incomplètement satisfait par l'Eglise s'était développé.

Tous les jeudis, les dimanches, les jours de vacances où des retenues ne m'immobilisaient pas dans une salle d'étude à scripturer des hécatonches de « lignes » je courus au Louvre où, inconnaisant des valeurs monétaires et des valeurs techniques attachés aux œuvres, je jugeai sur mes sensations, me faisant une éducation d'art personnelle, sans préjugement de « manières » qui ne m'arrêtaient pas par leur mécanisme même mais s'imposait par l'impression causée.

Devant des chairs violentes de Rubens, devant ses enlacements de corps — ébauches de ruts prêts à s'assouvir — je conçus la toute puissance de la vie, la fécondité que signifiaient plus abstraitement, et plus crûment à la fois, les phallus de bronze de l'Antique.

Avec les deux philosophes de Rembrandt dans le calme de leurs retraites austères je sentis la hauteur de la pensée pure et les enviais, ces retraites néerlandaises, si tranquilles.

La Joconde m'inquiéta par son énimagique plissement des commissures, la moue de sa balèvre, son résistant et clair regard où l'on peut s'enfoncer, malgré sa beauté elle me parut un monstre, je pressentis son étreinte future.

Diaz me charma par sa gaieté de ses Folles Amoureuses, la douce mélancolie de la Fée aux Perles et le délicat mystère de N'entrez pas. Je songeai devant la Barque du Don Juan, Virgile et Dante, quoique je ne puisse pas encore comprendre tout ce que cette sombre figure de l'Allighieri recelait de passions bouillonnantes comme les flots dans lesquels son regard cave voyait s'engloutir les damnés.

La Vague de Courbet, les sous-bois de Rousseau, les toiles rurales de Millet, Constable, m'éduquèrent sur les interprétations des airs, des bois, des terres, des eaux.

Je réfléchis devant les Primitifs qui en conceptions naïves exprimaient les dogmes dont je venais de secouer le joug matériel, je trouvais ces figurations difformes et laides, ces affabulations des récits scriptaires peu intéressants.

J'aimai les sombriers de Rebeira, le pincau tragique de Salvador Rosa fit tressaillir mon âme de la lutte des vents contre les pierres et les arbres, et des hommes contre les hommes. Le Sanzio et Murillo me firent sentir trop l'Eglise, ces icôneries purement religieuses éveillèrent même en moi trop de rancune, je les méprisai réellement.

Devant les monstres assyriens et les sarcophages égyptiques, faces de pierre graves des siècles vécus, je fus ému à la pensée des temps qu'ils recelaient en leurs masses.

La tête de Caracalla détruisit l'effet des leçons panégyriques sur la grandeur des Césars.

Ce reflet du réel fut désormais mon véritable éducateur.

Reflet du réel et vivant cependant parce qu'il synthétise des idées existantes réellement par leurs effets éducatifs.

G. DUBOIS-DESAULLE.

CHRONIQUES MINUSCULES

MERCREDI, 8 novembre 1899. — Rochefort, interviewé hier, par un larbin du « Matin », sur l'école de journalisme, n'a pas négligé l'occasion d'étaler modestement, sa célébrité caduque. Chose rare, il eut une trouvaille, une figure juste en parlant de gloire : « Comme un champignon, dit-il, ma gloire avait tout d'un coup poussé. »

Champignon, en effet, que sa gloire, et champigno vénéux ! Pour une fois, le vieux marquis dit la vérité. Fongosité malsaine, que sa renommée, éclore du réseau d'intrigues louches et honteuses, mycélium souterrain des voies gouvernementales.

Rochefort, c'est le compère. On le lui a dit déjà, et Gohier récemment encore. C'est le compère. Il fut l'homme des gouvernements, l'agent provocateur, aristo-mouchard dans le parti de la Révolution pour la faire avorter.

Il fut en quelque sorte le contre-Marc de son ami Drumont, autre champignon putride essoré du milieu fangeux de la préfecture de police.

JEUDI 9. — Les sodomistes des cercles (vieux) catholiques et les tantes des Champs-Élysées, collent, surtout aux environs du Luxembourg, des petits papiers sur lesquels sont imprimées leurs aimables opinions et leurs larges idées. On lit donc, à profusion, des : « Mort aux juifs ! », « Vive le roi et Déroulède ! » « A bas Loubet ! » etc., etc.

Les gens du roy et de la calotte ne se mettent pas en grand frais d'imagination, à propager par les étiquettes. Ils chipent cette idée aux anarchistes qui la mirent si brillamment à exécution l'an dernier je pense qu'on s'en souvient.

Mais si les calotins ont chipé l'idée, c'est pour la gâter. Et c'est ainsi qu'au lieu des belles, fières et vraies maximes qui fleurirent autrefois sur les murs, les avertisseurs, les arbres, les grilles de l'acapitale, ils collent leurs cris stupides d'ânes en mal de bâton.

Si je veux philosopher plus profondément, je n'ai qu'à me souvenir que, lorsque les brèves vérités de l'an passé affolèrent les bourgeois, des jeunes gens surpris — ou censé surpris — à coller de étiquettes, furent condamnés à quelques mois de prison, alors que nos afficheurs présents opèrent sous l'œil paternel de l'autorité.

Si nous recommandons, nous ?

VENDREDI 10. — L'avocat des comploteurs, en Haute Cour, s'est écrié, parlant aux juges « Quant à l'attentat de Reuilly, qu'y a-t-il ? Deux gestes de M. Déroulède ! Deux gestes de Déroulède ! L'avocat Devin ignore-t-il que dans l'affaire du Terminus, il n'y a eu qu'un geste d'Emile Henry, dans celle du Palais-Bourbon, qu'un geste de Vaillant, et dans celle de Lyon qu'un geste de Caserio ? »

Les gestes de Déroulède, tirant Roget et son cheval par la queue, sont moins grandioses. Ils sont ridicules. Mais, fussent-ils plus terribles, Déroulède n'aurait pas eu la tête tranchée, car il n'aurait pas marché, il ne marche pas pour la liberté.

Il le sait bien, et c'est pour cela qu'il crâne.

SAMEDI 11. — En Belgique, quatre anarchistes ont voulu, paraît-il, prendre un couvent de frères minimes, où, sans doute, comme chez les accommodationnistes, se trouvait de bonne et belle monnaie extorquée aux imbéciles.

Si, ces jours passés, cette aventure avait été tentée à Paris, chez les P.P. de la Croix, et que, menée habilement, elle eut heureusement abouti, les braves gas qui se seraient chargés de l'opération auraient fait main-basse sur près de deux millions entassés dans le coffre-fort.

Au lieu de la honteuse et sombre besogne laquelle les pères destinaient le gros magot, quelle belle propagande et- quelles bonnes œuvres n'auraient pas pu faire nos hardis conquérants.

Quelle belle chose, si...

Mais les si... sont les chimères.

Pourtant si...

DIMANCHE, 12. — Ce soir, on répète, je crois, la « Prise de Troie » de Berlioz, à l'Opéra. Le peuple se plairait certainement à

(1) Chapitre/ extrait d'un ouvrage en préparation « Du Chaos au Chaos par la vie humaine ».

la musique si expressive de Berlioz, mais il ne pourra pas s'en payer l'audition, car les moindres places de l'Opéra coûtent bel et bien deux francs, une grosse somme.

Le peuple qui paie la plus large part des subventions aux grands théâtres s'en voit exclu par la cherté des places. Il veut de la musique du peuple ? Eh bien qu'il aille dans les beuglants, c'est moins cher et certainement l'on s'y atrophie mieux l'esprit et le cœur ; c'est même juste ce qu'il faut pour abrutir ceux qui échappent à l'alcool.

Le peuple paie les grands théâtres afin que les bourgeois et les aristocrates, ses chers amis, s'y pavent.

LUNDI 13. — Voici quelques années on appliqua la « Loi » aux devins, aux sybilles, cartomanciens, chiromanciens, sonnambules, donneurs de sorts, diseurs de bonne aventure, etc., à ceux qui faisaient profession d'oracles. La « Loi » se déclara impitoyable envers ceux qui — comme elle-même — « employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, d'un accident ou de tout autre événement chimérique, se font remettre ou délivrer des fonds, etc. » Elle traqua, elle poursuivit, elle emprisonna — de un à cinq ans — des charlatans du destin.

La loi protégeait donc l'esprit et la bourse des naïfs et des crédules ? Quelques uns le crurent. D'autres y virent mieux et plus qu'une frime, et se demandèrent pourquoi les moines et les prêtres de tous genres et de toutes espèces continuaient à tenir boutique large ouverte de marchandise oraculaire et chimérique. Pourquoi, alors que les pythes laïcs étaient frappés, supprimés, les religieux continuaient au grand jour, à grande publicité leurs escraqueries au miracle, à la relique, à la sacrée charogne, à l'objet promis ou retrouvé, à la fécondation, à la bonne chance, à la meilleure aventure, au paradis vendu, à tous les mensonges possibles aux plus menteurs.

Les esprits qui ne s'étaient pas arrêtés au texte de la loi, mais seulement à l'application, constatèrent que l'on frapait les uns pour assurer exclusivement aux autres l'exploitation de la superstition. On consacrait par là le Monopole du Clergé d'abuser les imbéciles et d'extorquer leur bonne galette.

On juge, depuis qu'on a supprimé la concurrence, si les affaires cléricales doivent marcher. Les deux millions en or et billets de banque, sans compte des autres valeurs, trouvés dans la caisse de la grande boutique qui porte enseigne : « A Saint-Antoine-de-Padoue » est un garant de l'état florissant des innombrables entreprises similaires, depuis la vaste fumisterie de Lourdes jusqu'à l'absolution du dernier vicaire, de toutes les sorcelleries cléricales que le gouvernement ne supprimera pas.

MARDI 14. — La jeunesse française s'éjouit fort aujourd'hui. Les conscrits partent au régiment et c'est un grand sujet de liesse. Ne faut-il pas être heureux d'aller apprendre à garder, à défendre sa Patrie, c'est-à-dire ses richesses, ses propriétés, dont les autres jouissent ; d'aller apprendre à tuer ses frères de l'autre delà des frontières, et surtout de l'en de ça, ceux qui voudraient bien goûter aux fruits de « leur » patrie ? Peut-être y aura-t-il besoin pour l'armée. Fourmies s'oublie, le peuple murmure, les grèves se propagent et Gallifet a dit aujourd'hui même, qu'il n'avait pas de remords de sa besogne rouge de mai 1871. Je pense même qu'il a hâte de recommencer.

Sans doute vous auriez dû en dire plus, conscrits ! soldats ! Les poitrines des travailleurs sont larges, ce sont de bonnes cibles. Mais vos labels auraient-ils le dernier mot ?

L'HOMME.

ERRATA. — Dimanche 5, à la sixième ligne, lire : ultime épître.

Lundi 6, deuxième alinéa, lire : et l'art de s'accommoder..., etc. — troisième alinéa, lire : un Rochefort, un Drumont, mi maître chanteur, mi policier.

Mardi, première ligne, lire : le proxénète ; troisième ligne, lire : Traduction nationaliste.

Passim, déplacer quelques accents et quelques virgules.

L'H.

Le Chapelet de la Présidence

Lundi, 23 octobre 1899.

Le pape Léon XIII vient de faire don à la présidence de la République d'un superbe chapelet, dont les grains sont des agates, et la monture en or.

(Les journaux).

Les présidents font de leur vie
Si peu de cas !... que notre envie
De les fusiller en chansons
Passe ; quand nous réfléchissons
Aux désastreuses conséquences
Qu'en peuvent subir nos finances :
— On fait un poème ; on le dit :
Et crac !... un bel après-midi,
Le héros qui nous faisait vivre
(Ceci soit dit sans ironie),
Tourne son œil vers le givre,
A bout de lucre et d'agonie. —
Donc, je ne voulais plus rimer
Pour ces hommes mesésimés
A la veille d'être inhumés.
Hélas ! le pape a su charmer
Ma muse avec un chapelet. —
Eh ! ce n'est déjà pas si laid :
Un chapelet aux grains d'agates.
Et monté sur or, s'il vous plaît !...
A la messe on fait ses épates
Avec un bijou si complet !
Et je pense qu'en sa prière
Celui-ci qui l'égrènera,
Avec orgueil réfléchira
Que c'est un chapelet de pierre...
Le cœur de la chapelle, aussi,
Sera de pierre... (Mais ceci,
En somme, n'est pas notre affaire.)
Il pourra penser, le fervent,
Par le fil d'or, au fil d'argent,
Et condescendre à l'indigent,
Dont le chapelet est de faire
Bouillir la marmite papale :
En y versant la principale
De toutes denrées... à savoir
Qu'il est certain que son devoir
Est de lui fournir de la viande.
C'est de la viande qu'il demande,
Le pape, pour sa maisonnée.
C'est de la viande irraisonnée !
En somme, c'est un bon prélat :
Il n'en mange pas... Loin de là :
Il la presse simplement.
Elle devient un condiment.
Elle assaisonne les bouillons
De la marmite où nous grouillons.
C'est le poivre qui nous excite
A respirer les fleurs du rite ;
A caresser, sous les chasubles,
Des charmes trop indissolubles.
C'est la mignonnette des plats
Dévorés par les cancelras
De nos cuisines mi-bourgeoises.
C'est l'excitation, sournoise,
Des cerveaux mineurs et l'impur
Rapt anglican (Ne varietur !)
C'est de la viande qu'on abat
Quand un aigle assassin s'ébat
Au milieu de la bergerie.
C'est de la viande qu'on marie
Pour en procréer la teneur
Qui permet au prostitué
De vivre grassement à l'ombre
De l'apostolique pénombre :
C'est de la viande à tant la bête.
L'enchère monte par la tête ;
Plus elle est forte, plus on l'achète
Cher... Plus elle est vile, plus elle
Monte dans la divine échelle.
Ainsi l'on arrive aux degrés
Suprêmes en notre progrès.
Et l'on reçoit, ou bien l'on donne
A quelque sosie autochtone.
Un diminutif très perlé
Du véritable chapelet
Qui, pour nos âmes dérobées,
Est bien celui des machabées !

23 octobre 1899.

CHARLES GALILÉE.

Liberté - Égalité - Fraternité⁽¹⁾

L'homme est donc un composé d'organes qui se sont ajoutés lentement les uns aux autres à mesure que progressait l'ambiance ; ou, ce qui est plus exact, les derniers organes venus écartant par leur supériorité les organes antérieurs jusqu'à l'anéantissement de ces derniers, tel le cerveau qui, quoique dernier né, arrive à suppléer magnifiquement à l'infériorité des muscles par la spéculation intellectuelle qui crée la machine.

(1) Voir le numéro 2 de la troisième série du « Libéraire Illustré ».

Le bonheur intégral ne peut donc consister que dans l'assouvissement de tous les besoins de l'individu ; la belle devise républicaine n'est que la forme symbolique de cette aspiration latente des hommes ; inconsciente primitivement, elle va s'affirmer sans cesse en raison directe des progrès scientifiques. Néanmoins, les arguments de nos adversaires de bonne ou mauvaise foi sont multiples à l'énoncé de cette proposition ; maintes fois l'on nous a opposé celui-ci : Les besoins variant d'intensité et de nature suivant le tempérament de chaque individu, comment espérer jamais voir surgir une société harmonique ; l'un peut avoir un appétit qui le forcera à consommer le double de nourriture d'un autre ; tel, se sustentant d'une façon frugale, aura un désir immodéré de l'accaparement ; en admettant que vous mettiez un frein à ce besoin néfaste pour la collectivité, ne s'en suivra-t-il pas une restriction de la liberté individuelle ? Oh ! vous qui prétendez respecter l'individu en dépit de toute considération, ce n'est là qu'une médiocre argutie. Ces gens se placent à un faux et étroit point de vue ; ils ne veulent voir que l'homme évoluant dans notre société où l'ordre n'est qu'un euphémisme menteur voilant l'incohérence la plus complète ; l'individu est contaminé dans les entrailles de la mère par les atavismes malsains des époques antérieures. L'extrême misère, ou la fortune colossale ne sont que des monstruosité essentiellement communes aux temps présents, qui déterminent des déviations fatales des besoins naturels. Nous raisonnons donc toujours dans l'hypothèse d'un état social d'où seraient bannies opulence et pauvreté individuelles.

Un second argument, d'autant plus perfide qu'il se couvre d'une allure scientifique, nous est soumis. Celui-là consiste à justifier les infamies contemporaines en appelant à la rescousse la théorie de Darwin sur la lutte pour la vie : A quoi bon, disent ces savants d'antichambre, rêver d'avenir meilleur ; pourquoi offrir aux masses le mirage de vos décevantes utopies ; que pouvez-vous contre les forces aveugles de la nature qui veulent inexorablement que le plus faible soit écrasé et que le plus robuste subsiste superbement de cet anéantissement lent, mais sans espoir ? C'est la vie ; il est donc inévitable que les riches s'alimentent sans cesse des efforts populaires : ce sont les plus forts. Les ouvriers sont les plus faibles et nulle préméditation sociologique ne pourra dévier le cours fatal de la nature.

Cet argument serait sans doute irréfutable si la richesse était l'apanage des seuls individus intelligents ; chacun sait que tel n'est pas le cas. Sans insister autrement sur les innombrables fils à papa, combien de richards ne doivent leur fortune qu'à un concours de circonstances favorables, que certes leur cerveau n'avait pas envisagées préalablement ; de même que d'autre part, il n'existe pas d'élite intellectuelle, mais une simple gradation qui, de l'imbécillité complète, s'élève aux cerveaux les plus puissants.

L'or en lui-même n'est donc pas une force, mais une simple valeur représentative et transitoire de la force qui, elle, réside véritablement dans le cerveau de l'homme, ce sublime organe, le dernier venu de tous chez les espèces, et qui

développé chez l'homme suprêmement, lui a permis, quoique celui-ci ne soit pas pourvu de crocs, griffes, poils ou carapaces, de résister à toutes les intempéries, à toutes les causes de destruction et de s'affirmer victorieusement maître sur toute la surface du globe.

Or donc, c'est par cet organe superbe que les penseurs ou les savants de chaque époque ont conçu une vie plus belle et plus harmonique ; c'est par son travail que nos aînés de 89 ont entrevu les trois déesses ; c'est par lui qu'aujourd'hui nous nous efforçons de définir leurs essences même afin de rectifier la sûreté de nos coups contre les puissances coalisées de la religion, de l'armée et du capital.

Comment voudrait-on opposer une force supérieure à celle du cerveau ; qui peut nier en bonne foi que, du rêve de tant de grandes intelligences il ne sorte un jour la régénération libératrice si impatiemment désirée : « A chacun selon ses besoins » telle est donc la synthèse de l'humanité nouvelle, la réelle matérialisation du triple vouloir des peuples.

Liberté, Egalité, Fraternité ! Si la science féconde a posé jalousement les éléments divers dont vous étiez composées, si de pâles et mélancoliques rêveurs ont voulu, tout en vous adorant, savoir d'où vous étiez venues, vous n'en ressuscitez pas moins, plus farouches et plus belles que jamais, vivifiées par les strophes inspirées de nos bardes, et vos corps impondérables flottent au devant des masses souffrantes comme trois lumineuses colonnes les guidant vers les Chanaans terrestres autant que réalisables.

LÉON LECLERC.

De chacun des dessins qui paraissent dans le LIBERTAIRE ILLUSTRÉ, nous avons fait tirer sur papier fort vingt-cinq épreuves seulement, avant la lettre, toutes signées par l'auteur.

Nous tenons dès maintenant à la disposition des amateurs la collection complète de la 2^e série du LIBERTAIRE ILLUSTRÉ, au prix exceptionnel de QUINZE francs.

Adresser toutes les demandes à Monsieur l'Administrateur du LIBERTAIRE ILLUSTRÉ, 17, rue du faubourg Montmartre, Paris.

A LIRE :

L'Effort, revue fédérale de littérature, de sociologie et d'art.

Sommaire du numéro de novembre :

J.-H. Rosny : *Dans l'invisible* ; Léo Larguier : *les Travaux et les jours* ; Raymond Marival : *les Fantômes* (roman) ; Raymond Ballut : *le Parti* (3^e acte) ; Maurice Magre : *A une femme* ; Raphaël Dunois : *Un Congrès* ; Jules Nadi : *les Masques de cire* ; Miranda : *la Louange du lit* (poème).

AVIS

Nous prévenons les lecteurs du *Libertaire Illustré* que les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois, et que le montant en est payable d'avance.

MUSÉE DE LA PENSÉE

L'argent renverse les villes, dépeuple les cités, dénature les cœurs bons et les porte aux actions honteuses ; c'est lui qui a enseigné aux hommes toutes les perfidies et toutes les iniquités. Mais ceux qui, gagnés par ce métal, ont marché dans le forfait, ceux là ont travaillé pour leur supplice que le temps amènera.

SOPHOCLE.

« Bdélycléon. » — O juge trop sévère ! consolez-vous d'avoir été une seule fois dans votre vie sensible et indulgent.

« Philocléon. » — Non, je ne puis revenir de ma surprise. Quoi ? « j'ai absous un accusé » ? Quoi ? ce malheur n'ait arrivé ! Dieu puissants, pardonnez-moi cette faute à laquelle vous savez que je ne suis point sujet.

ARISTOPHANE.
(Les Guèpes).

En cette école du commerce des hommes, j'ai souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous ; et sommes plus en peine de débiter notre marchandise que d'en acquérir de nouvelle.

MONTAIGNE.

Les inconvénients de lumière ne sont vités que par un plus haut degré de lumières. Il ya deux routes à prendre en toute chose : retrancher ce qui est dangereux, ou donner des forces nouvelles pour y résister.

Tant de parole ont été dites, tant de sophismes répétés, qu'il faut beaucoup savoir pour bien juger, et les temps sont passés où l'on s'en tenait en fait d'idées au patrimoine de ses pères.

GERMAINE DE STAEL.

Il n'est donné qu'à peu d'hommes de mourir pour leur cause, si toute leur vie ils n'ont pas vécu pour elle. Et de même que c'est le plus complet sacrifice qu'on puisse exiger du plus grand des adeptes d'une cause, c'est aussi le moindre que puisse accomplir le plus petit d'entre eux.

WILLIAM MORRIS.

Les prolétaires commencent à confondre l'idée de transformation sociale avec celle de palliatif. Quand on a obtenu une journée de neuf ou huit heures, une augmentation de salaire, on a tout-à-fait oublié la Révolution.

CH. MARCULESCU

J'entends déjà faire la remarque habituelle : « Tout cela est fort bien, mais ce ne sont que des phrases... dite nous plutôt ce qu'il faut faire ».

Or avant de dire ce qu'il faut faire, il faut dire ce qu'il ne faut pas faire.

TOLSTOI.

L'Œuvre des Fourneaux Economiques

Messieurs les bourgeois sont malins comme des exploités. Sentant l'édifice autoritaire, propriétaire, s'ébranler, ils tentent de le consolider par tous les moyens. — Et quels moyens ! « la ruse ou la force ».

Par la force s'ils perdent la tête.

Par la ruse lorsqu'ils « machiavélisent » avec la profonde conviction de leur génie.

Dans l'un et l'autre cas, ils agissent contrairement à la raison, car tôt ou tard leurs actes détermineront leur condamnation. Les prolétaires verront clair dans leur jeu un jour ou l'autre. Alors l'instant sera solennel, l'heure de régler le compte social sera venue.

En attendant, les ennemis des peuples, toujours inutilement retors, redoublent d'efforts pour retarder l'avènement du régime de beauté, de bonté et de justice auquel tous les pauvres aspirent.

Dans cet ordre d'idées, sur le terrain des palliatifs, dans le domaine des « montages de coups », l'œuvre des fourneaux économiques est un excellent attrappe-bêtes.

En hiver, alors que le ciel laisse jaillir

la neige à flocons épais, verse l'eau à torrents ou donne licence au froid mordant et aveugle, tandis que le désespoir et la disette envahissent les taudis où se lamentent et souffrent mille morts des milliers d'animaux humains se contentant de pleurer au lieu d'agir, des riches philanthropes, le ventre toujours plein et le corps soigneusement couvert de fourrures, aidés en cela par les bonnes sœurs ou des municipalités égoïstes, ignorantes ou calculatrices (en beaucoup de villes il en est ainsi), ont pensé à ouvrir des « gargotes spéciales » ou moyennant cinq à six sous, des « travailleurs » pour le moment sans emploi ou n'ayant qu'un labour rare, ou sur la présentation de bons délivrés par des membres de sociétés de charité, des prêtres ou des édiles « généreux », — des prolos « sont admis » à « briffer tant bien que mal » des ratatouilles quelconques en échange de leur résignation, de leur asservissement, de leur cécité morale.

Telle est la pensée ayant présidé à l'organisation des fourneaux économiques.

Pendant quelques mois, à la saison de la bise, lorsque la nature s'est voilée de sombre, des déshérités de la vie, des exploités, des producteurs de toutes choses se précipitent en foule deux fois le jour, à ces fourneaux pour y faire semblant d'y apaiser leur fringale, sous l'œil réfrigérant, morose de dames déguisées en cornettes ou de citoyennes promues au titre de cuisinières pour la sauvegarde de la propriété individuelle.

Nous avons assisté à quelques-uns des repas des porteurs de bons de l'œuvre des fourneaux économiques. Les insensés, leur mine piteuse, leur allure craintive, leur air humilié, leurs réflexions de meurt-de-misère, nous déchiraient le cœur et nous faisaient nous dire : « Ces victimes du capital, ces écrasés de l'ordre social sont perdus « pour tout idéal. Ces pauvres-là ne se révolteront jamais. Chez eux, nul ressort. « Le cerveau est resté rudimentaire. Les « muscles se sont fondus pour faire place à « la plus complète inertie. Le morceau de « pain coûte que coûte, l'abdication devant « les forces sociales perverses, le balbutiement à toute occasion au lieu de l'action « consciente et féconde, l'avachissement de « plus en plus profond devant les détenteurs de toutes les richesses, — les voilà « tout portraicturés, ces frères de peine ! » Les possédants savent cela. Aussi procèdent-ils en conséquence.

Devant le flot montant du paupérisme, sous la poussée grondante des affamés, à la constatation de la venue prochaine des « barbares » intelligents et nécessaires prêts à bouleverser l'ancien monde tout d'iniquité et pétri d'illogisme, les « ventrus », les « profiteurs de l'ordre bourgeois » ont tenté d'opposer les digues impuissantes de la charité, de l'aumône, de la philanthropie à la révolution universelle imminente et inéluctable. Leurs efforts de myrmidons resteront vains, leurs remèdes politiques seront sans efficacité, leurs réformes ne modifieront rien, leurs coups d'Etat mêmes ne parviendront à faire le néant dans les cerveaux.

L'œuvre des fourneaux économiques est une coquinerie doublée d'imbécilité. Elle n'est qu'un expédient.

Les turbineurs veulent tout leur bien.

A. A.

COMMUNICATIONS et Convocations

Bibliothèque Libertaire du troisième arrondissement, 22, rue du Vert-Bois.

Samedi 25 novembre : Soirée familiale au profit de la bibliothèque qui aura lieu salle du Coq Rouge, 36, rue Charlot. Récits, chants et tombola gratuite. On peut prendre des cartes d'entrée dès à présent à la Bibliothèque, 22, rue du Vert-Bois et au Coq Rouge, 36, rue Charlot. Entrée : 0 fr. 40.

Entrée gratuite pour les compagnes et leurs enfants.

PETITE CORRESPONDANCE

ANTIGNAC. — AVONS REÇU « AUX SANS-LOGIS ». PASSERA DANS UN PROCHAIN NUMÉRO. « LA PATRIE OU LA FOLIE DU SANG » PASSERA ENSUITE.

L'imprimeur-gérant : GRANDIDIER
17, Faubourg Montmartre